

L'OBSERVATEUR,

JOURNAL CRITIQUE.

J'observe tout; j'appuie le bon; je combats le mauvais, et je dis, en riant, à chacun la vérité.

Vol. II.

QUÉBEC, VENDREDI 17 FEVRIER 1860.

No. 44.

L'AGRICULTURE,

Au point de vue national.

Lecture donnée sous le patronage de
L'INSTITUT CANADIEN de Montréal le 19
janvier 1860

par
L. M. DARVEAU.

I. (Suite*).

Introduction.—Origine de l'agriculture.—
Sa noblesse.—Obstacles qu'elle a ren-
contrés.—Ses progrès.—Ses avantages.
Sa beauté.—Sa nécessité.

Mesdames et messieurs,

Aussi les peuples modernes qui marchent sur les traces des grandes nations de l'antiquité ont-ils mis à profit ces preuves de l'histoire. Ils ont compris qu'en suivant l'exemple des peuples qui sont devenus puissants par l'agriculture ils le deviendront à leur tour. En France l'école de Grignon, et celle de Cirencester en Angleterre, contribuent autant, sinon plus, que l'école de Saint-Cyr chez la première, et que celle de Woolwich chez la seconde, à maintenir et à étendre la puissance des deux pays. Et pourquoi la France est-elle encore, aujourd'hui, la première contrée du monde? Sont-ce ses soldats et ses poètes ou ses laboureurs qui lui donnent cette sève qui fait sa force et sa beauté?

La gloire embellit la France, mais l'agriculture et l'agriculture seule la féconde.

Si donc en France et en Angleterre l'agriculture est la véritable richesse et la véritable puissance; si la première n'a tant de héros que parce qu'elle a de bons et nombreux laboureurs, et que la seconde ferme ses manufactures dès que les champs de lin ou de chanvre lui font défaut; si ni l'armée française ni la marine britannique ne peuvent exister dès que la France n'a plus de grenier pour ses héros, et que l'Angleterre trop à l'étrait chez elle ne peut plus se pourvoir ailleurs; si pour la France, pour l'Angleterre comme pour tous les autres peuples, sans agriculture, point d'usines, point de manufactures, point de commerce; si pour tous, enfin, sans agriculture, point d'armée, point de marine, point de nation,

(*) Voir le numéro de "L'Observateur" de vendredi le 27 janvier 1860.

il est donc bien vrai de dire et de proclamer hautement que l'agriculture est le principe, le développement, le perfectionnement, la vie, enfin, de tous les arts et de tous les métiers.

Maintenant que nous avons fini de traiter sur ce que l'on pourrait appeler le matérialisme de l'art agricole, admirons en la poésie. Après la charrue vient la gerbe; après le sillon la récolte.

Dieu qui ne fait rien d'inutile a semé de fleurs et d'épines, comme celui où passent les autres hommes, le chemin suivi par le laboureur. Mais il me semble que si, parfois, les épines blessent ce dernier autant que ses semblables, les fleurs cueillies par lui ont un parfum plus doux.

L'agriculture est un art que la nature enseigne, et l'agriculteur qui se livre en artiste à son noble état semble travailler plus directement sous l'œil du créateur.

Voyez plutôt:

Il se lève avec l'aube. Il sourit au soleil et pense à l'éternel. Le travail suit cette prière. A son chant "travailleur" se mêle la mélodie de l'oiseau. L'épi qui tombe, l'insecte qui bourdonne, le ruisseau qui murmure, le feuillage qui bruit et s'agite, le sol qu'il foule et jonche de richesses, le ciel qu'il contemple, tout ce qu'il voit, entend ou respire, tout le porte à aimer l'être invisible et puissant qui a fait toutes ces merveilles!

La frugalité préside à ses repas. S'il veut, il est son guide, son médecin, et son maître. Il est heureux parce qu'il est libre de soucis et indépendant.

A l'intérieur, tout lui semble sacré. Le toit qui l'abrite a vu le berceau et la tombe de ses pères; l'a vu naître et sera témoin de sa mort. Auprès du foyer que tous les jours il allume, à table la place occupée par ses aïeux, est, aujourd'hui, la sienne.

Si de sa chaumière il passe à son champ, toujours mêmes souvenirs des ancêtres. Tout semble lui dire: Ceci est le travail de tes pères!

Chaque jour ramène le même tableau jusqu'à ce qu'enfin l'humble croix recouvre dans le cimetière de son village, sa dépouille mortelle auprès de celle de ses pères.

Si du maître nous passons au domaine, nous retrouvons encore la poésie. Tout parle dans les gerbes, dans les fruits, dans les fleurs comme dans les oiseaux.

Le parfum porte ses émanations divines dans le cœur de l'odorat comme le chant lance ses notes d'amour à l'odorat de l'âme. Si je me garde de parler longuement des fleurs, c'est que je crains de faire injure aux roses que je vois briller ici. Mais permettez moi de dire que pour animer la poésie que l'on aspire à pleins poumons dans le domaine de l'homme des champs, il faut la voix, le regard, le sourire de la femme dont la présence complète et rehausse la forme et l'éclat du tableau.

L'agriculture est non seulement noble, utile, avantageuse et attrayante, mais elle est encore nécessaire, indispensable. Pour qu'un peuple puisse vivre par lui-même il faut qu'il soit agricole. Ni les armées, ni les armées redoutables et nombreuses, ni les colonies étendues, ni les mines d'or ou d'argent ne peuvent seuls soutenir un peuple. S'il n'est point agriculteur, c'est à dire s'il lui faut aller chercher des vivres chez ses voisins, il succombera tôt ou tard malgré ses flottes, ses armées, ses colonies, son or et son argent. Pourquoi? Parce que les nations comme les familles ne sont riches que par la possession, et le développement du sol. Tout le reste est spéculatif et hasardé. L'agriculture seule offre, même dans les temps les plus difficiles, des chances de succès et de prospérité. Tout s'use, vieillit ou dégénère; le sol seul se fertilise et se renouvelle.

De là donc découle pour un peuple la nécessité de posséder un trésor qui, bien administré, ne peut qu'augmenter et ne jamais se perdre.

II.

Ce que fut l'agriculture en Canada.—
Ce qu'elle est et ce quelle devrait être.

J'ai esquissé à grands traits et, sans doute, bien imparfaitement, l'histoire de l'agriculture; voyons, maintenant, ce que fut cet art en Canada, ce qu'il est et ce qu'il devrait être.

Raconter l'histoire de l'agriculture en Canada avant la conquête serait faire celle du pays en commençant depuis 1608, époque où l'on enseigna pour la première fois le sol canadien, jusqu'en 1760, date où s'accomplit la conquête. En ces temps de misère mais de misère glorieuse où le colon pour cultiver son champ était obligé de s'armer de son fusil en conduisant sa charrue, il eut été natu-